

Christophe Labrousse

# La Porte des Talents

Préfacée par Yves Duteil

Seconde édition

La Porte des Talents – Seconde édition  
© Christophe Labrousse – 2009, 2017, 2024

Composition et mise en page : Sowebio – Stéphane  
Rivière. Couverture et illustration : Sowebio – Senzo  
Rouhaud.

Sowebio – Les Éditions du Village  
15, rue du Temple  
17 310 Saint-Pierre d'Oléron  
<https://www.soweb.io>

Disponible à l'École-Collège Dominique Savio.  
<https://www.ecolesavio.fr>

ISBN 978-2-9568697-5-7 – Papier (broché)

Dépôt légal : mars 2024

Version 35 du 23/04/24

Les bénéfices de la vente de cet ouvrage sont intégralement  
reversés à l'École-Collège Dominique Savio.

*Aux Saviotines et Saviotins.*



*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

*Alfred de Musset*

*L'éducation est bien plus qu'un métier : c'est une mission qui consiste à aider chaque individu à reconnaître ce qu'il a d'irremplaçable et d'unique, afin qu'il grandisse et s'épanouisse.*

*Nelson Mandela*



## Table des matières

Préface.....	II
Introduction à la seconde édition.....	13
Introduction.....	15
Première partie – Que l’aventure commence.....	17
Chapitre I – La phrase qui tue !.....	19
Chapitre II – Un remplacement formateur !.....	21
Chapitre III – Le temps de la réflexion.....	29
Chapitre IV – Que l’aventure commence.....	33
Chapitre V – Une pédagogie particulière pour enfants « particuliers »..	37
Chapitre VI – Des droits et des devoirs.....	45
Seconde partie – La Porte des Talents.....	49
Chapitre VII – Une journée Saviotine ordinaire.....	51
Chapitre VIII – Faire du « sur-mesure » en respectant les programmes..	61
Chapitre IX – Matière par matière, l’enfant se construit.....	65
Chapitre X – La richesse des réussites... et celle des échecs !.....	73
Chapitre XI – Des réflexions pour construire une pédagogie.....	85
Chapitre XII – L’école des parents.....	95
Chapitre XIII – D’autres pistes d’accompagnement.....	103
Chapitre XIV – Des rencontres marquantes.....	107
Chapitre XV – Un épanouissement lié à des passions.....	119
Chapitre XVI – La force des témoignages.....	123
Chapitre XVII – Quand un devoir scolaire a valeur de témoignage.....	133
Chapitre XVIII – Et l’avenir ?.....	137
Troisième partie – Vingt ans plus tard.....	141
Chapitre XIX – Les réformes.....	143
Chapitre XX – La nouvelle donne.....	149
Chapitre XXI – Comment Savio s’est adapté.....	159
Chapitre XXII – Le nouveau profil des parrains.....	171
Chapitre XXIII – Les nouvelles familles.....	175
Chapitre XXIV – La communauté de communes du Mellois.....	179

Chapitre XXV – Le cercle des parents pas carrés.....	185
Chapitre XVI – De l'intérêt de la communication.....	189
Chapitre XXVII – L'éducation française sur la scène internationale.....	193
Chapitre XXVIII – L'école de demain.....	199
Chapitre XXIX – Les politiques et l'éducation.....	213
Conclusion.....	217
Annexes.....	221
Savio 20 ans déjà ! – Quel parcours éducatif !.....	223
Discours de rentrée.....	233
Mon coup de gueule.....	247
Témoignages additionnels.....	251
La boîte à outils.....	263



## Préface

**E**st-ce que vous tiendrez le choc ?

Cette question d'un élève, entre défi et espérance, a donné le « la » d'une harmonie durable, et le départ à une aventure riche d'enseignements pour Christophe Labrousse et ceux qui ont embarqué avec lui sur ce brise-glace ambitieux, parti explorer les pôles d'exception là où les boussoles ne montrent pas toujours le Nord du bon sens, entre des icebergs d'idées toutes faites.

Rebelles, Christophe et les siens ont choisi d'être portés par les vents au lieu de lutter contre eux. Rassemblant des méthodes éprouvées pour leur efficacité, personnalisant l'enseignement au plus près des enfants, aidés souvent, rembarqués parfois, ils ont appris à résister aux épreuves, à gérer, à contourner les obstacles, pour aider les élèves à acquérir Les bases du savoir et d'un chemin qui mène, par le plaisir de la découverte, vers la liberté.

À vous de juger sur pièces si ce puzzle peut devenir un modèle, forger une nouvelle image de l'acquisition des connaissances, à travers une expérience vécue.

Et si la prudence est de mise, la confiance se bâtit sur l'évidence des résultats, il ne faut pas passer à côté des pistes prometteuses, on n'est jamais à l'abri du meilleur...

Entrez, l'école est ouverte...

« Je construirais des ponts, des tunnels, des ouvrages,  
J'ouvrirais des sentiers partout sur ton passage  
Pour que tu puisses aussi t'écarter quelquefois  
Des pistes balisées qu'on a tracées pour toi... »

(« Si j'étais ton chemin » — Yves Duteil — 2008)

Yves Duteil

## Introduction à la seconde édition

**L**a seconde édition de « La Porte des Talents » est la synthèse de ce premier ouvrage et des deux éditions successives de mon second livre « Donner du sens à l'école d'aujourd'hui ».

Ces manuscrits étant épuisés, cette nouvelle édition, revue et augmentée, permet de répondre aux nombreuses questions que l'on se pose toujours aujourd'hui.

L'actualité liée à la pandémie de covid 19 aurait pu transformer notre système scolaire, mais en vain...

En fait, depuis le premier confinement de 2020, l'école a dû se réinventer sur le champ afin de perdre le moins d'élèves possible en pratiquant l'école « en distanciel ».

L'Éducation Nationale a mis tout en œuvre pour trouver la solution la plus adaptée à la situation. La pandémie était l'occasion, si je puis m'exprimer ainsi, de revoir les fondamentaux de l'École de la République, tant sur le fond que sur la forme, mais la tâche est telle que les habitudes anciennes ont repris leur place, et... rien n'a évolué.



## Introduction

**N**ous avons fêté les vingt ans du Collège Dominique Savio en juin 2016. Je ne pensais pas, lorsque j'ai réussi à créer cet établissement, contre vents et marées et surtout sans argent, en 1996, que nous existions encore vingt ans plus tard.

Je suis fier des résultats obtenus ; une boucle est bouclée et cette 21<sup>e</sup> année marque une ère nouvelle. En vingt ans, la société a changé. Elle n'est pas pire qu'auparavant, elle est différente et il est important, pour l'avenir de notre pays comme celui de nos enfants, de suivre son évolution.

Lors de mon dernier séjour en Guadeloupe, en août 2016, à l'invitation de l'école le « Génie en herbe » pour participer à une conférence-débat, j'ai rédigé le discours que je devais prononcer à la rentrée. J'ai ainsi été amené à faire le point sur mes vingt années de Collège Dominique Savio et l'idée d'écrire un second ouvrage s'est naturellement imposée à moi.

Vingt ans, c'est un parcours semé d'obstacles, un combat de tous les jours qu'il faut gagner. Le profil des enfants s'est beaucoup modifié, le mien également. Les réflexions qui suivent sont tirées de mon expérience en tant que di-

recteur du Collège Savio, devenu depuis cette année l'École-Collège Savio mais aussi de mes responsabilités de vice-président en charge des affaires scolaires au sein de la communauté de communes du Mellois, de 2014 à 2017.

C'est le bilan de vingt ans d'expérience et cela augure des années à venir de l'évolution des enfants et de celle de l'école. Quelle sera l'école de demain ? Que faut-il faire pour qu'elle redevienne le creuset dans lequel se forge notre nation ?

J'aime utiliser des images, je trouve qu'elles frappent l'esprit plus que les mots et je comparerais cette période à la Pastorale, ou 6<sup>e</sup> Symphonie, de Beethoven : nous sommes dans l'orage ; nous commençons à traverser la tempête. Il y aura de beaux jours demain, sinon c'est la fin de notre civilisation. La situation est grave ; cependant, nous nous en sortirons si nous mettons les bons outils en place. La boîte à outils est une autre image à laquelle je tiens et qui, comme nous le verrons par la suite, a fait ses preuves.

Aujourd'hui, l'évolution de la société exige une réforme en profondeur de la manière d'enseigner ainsi que de l'institution Éducation nationale. C'est un travail de longue haleine et, si nous voulons réussir, nous devons nous atteler à la tâche le plus rapidement possible.

Première partie  
—  
Que l'aventure commence





## Chapitre I

---

### La phrase qui tue !

**B**rutale, la phrase est tombée tel un couperet :  
« Nadia ? Cette fille est complètement c. ! »

Émise à l'encontre d'une élève, la formule, jugement définitif et sans espoir de retour, est sortie de la bouche d'une de mes collègues enseignantes. J'entends encore l'accentuation de mépris heurtée sur les « c ».

Je revois la luminosité de cette soirée ensoleillée mais, aujourd'hui encore, je cherche à comprendre comment quiconque supposé vouer sa vie à l'éducation des enfants peut émettre de tels propos.

Plus de vingt ans se sont écoulés et j'en suis venu à penser que je devrais plutôt remercier cette collègue qui m'a ouvert les yeux. Car c'est en partie grâce à elle et à ses semblables que j'ai choisis de donner une nouvelle impulsion à ma vie professionnelle.

C'est à partir de jugements péremptoires et dévalorisants de ce type que j'ai décidé, moi, Christophe Labrousse, petit « pion » et enseignant de province, que

j'allais réellement aider les jeunes en difficulté à devenir des hommes et des femmes, de véritables adultes et citoyens responsables.

Épaulé par une équipe convaincue, j'ai donné corps, un peu plus chaque jour, à la mission que je me suis fixée.

## Chapitre II

### Un remplacement formateur !

**D**epuis que je suis en âge de le formuler, j'ai toujours dit que je voulais être enseignant. Assez brillant en classe, j'étais écrasé à la maison par la personnalité et la présence envahissante de ma sœur, de vingt-deux mois ma cadette. Nous nous faisons mutuellement de l'ombre, chacun dans son registre.

Élevé en suivant le principe selon lequel les adultes seuls ont raison et les enfants ont donc forcément tort, je ne manifestais aucun esprit critique. Je m'installais dans une espèce de mise en retrait de la famille, perdant peu à peu l'estime de moi-même. Il y avait pourtant un domaine où je devais, à mon sens, être sûr de valoir quelque chose.

Si j'étais assez mal à l'aise en classe, malgré des résultats scolaires plus qu'encourageants, j'étais en revanche déjà persuadé que, plus tard, je trouverais ma place au contact des enfants, pour leur propre épanouissement et le mien.

En 1988, alors que je suivais des cours à la faculté de Poitiers, j'ai subi de gros problèmes de santé liés à une hernie discale qui me faisait beaucoup souffrir.

Lorsque j'ai, cette même année obtenu ma licence de lettres modernes, les Instituts Universitaires de Formation des Maîtres commençaient à se mettre en place.

J'étais alors indécis quant à la manière de gérer mon avenir professionnel. Je décidais de déposer un dossier à l'académie.

Rapidement, je fus nommé maître d'internat dans le lycée où j'avais été scolarisé. J'y assurais parallèlement quelques remplacements ponctuels en diverses matières. En philosophie, je me retrouvais face à de grands gaillards à peine plus jeunes que moi. Quelques mois plus tard m'échut un poste de maître d'externat dans un collège de la même commune. J'y suis resté trois ans.

Dans cette petite ville balnéaire de la côte atlantique, les jours s'écoulaient tranquillement. Notre collège, réputé, accueille essentiellement les enfants de la petite bourgeoisie locale : fils de médecins, notaires ou autres notables. Les parents d'élèves appartiennent à un milieu plutôt aisé et rares sont les enfants d'origine modeste. On ne connaît guère ce que l'on appellerait aujourd'hui l'insécurité, pas d'agressivité, peu de désordres... en somme, des conditions plutôt sereines, aussi bien pour les enseignants que pour les élèves. Quant au cadre, certaines classes ont vue sur l'océan !

Pourtant, un matin d'avril 1992, en ouvrant les grilles pour accueillir les enfants, je constate que des tags fleurissent dans la cour : des inscriptions menaçantes à l'égard d'un professeur d'histoire géographique figurent sur les murs. Surtout, ne pas faire de vagues !

Le principal, un homme de cinquante-cinq ans intéressé essentiellement par les honneurs et quasi inconnu des élèves, décide d'étouffer l'affaire. L'agent d'entretien efface rapidement toute trace du délit d'un bon coup de nettoyage.

Malheureusement, quelques jours plus tard, le mari du professeur dont le nom figurait sur les murs du collège trouve son épouse rouée de coups à leur domicile. Alors là, ce n'est plus du tout la même chanson ! Le principal prend peur. Il prévient la police. La presse s'en mêle. Le collègue est envahi de journalistes porteurs de micros et de caméras.

Pendant ce temps, de mon côté, j'assiste à un cours à la faculté où je poursuis parallèlement mes études. Un professeur me fait part d'un appel radio invitant les éventuels témoins de l'incident à se manifester et me conseille de regagner le collège. Décidément, cette histoire fait du bruit dans le Landerneau local !

Tout cela me paraît démesuré, voire incompréhensible. Il est vrai que le professeur en question affichait un peu trop ses idées politiques en classe, mais de là à écrire des menaces de mort à son encontre sur les murs, il y a un pas.

À la suite de son agression, certains médias avaient donné à entendre que ses agresseurs pourraient être issus de groupes d'extrême droite. Les convictions de la personne en question penchant plutôt vers la gauche, on voit même débarquer le président de « SOS Racisme », Harlem Désir, qui participe à une manifestation dans notre ville d'habitude si tranquille.

Lorsqu'arriva le moment des épreuves du brevet, je propose de corriger bénévolement les copies afin que soit respecté le principe de la double correction. Les résultats me consternent, mais je ne suis pas le seul.

Ils sont si médiocres que le principal déclare qu'il est « impossible de les afficher » et nous demande de relever les notes, faisant sournoisement passer le pourcentage des reçus de 57 % à 84 %.

Comment accorder une quelconque confiance à un individu plus préoccupé de la réputation de son établissement que du vrai problème que cachent ces résultats ?

Cette fonction de « pion » me fait évoluer dans un milieu de femmes en permanente compétition. Un vrai « jeu de dames » ! La conseillère principale d'éducation est obnubilée par son aspect vestimentaire, exhibant des tenues « panthère » du plus bel effet... dans un cirque ou un bar peut-être, mais peu adaptées à un établissement scolaire. Elle suit le régime « yaourt 0 % » et fait de la gym intensive pour conserver sa taille de guêpe, s'adonne aux cures d'UV afin d'être bronzée à longueur d'année et affiche sa

vie nocturne sans retenue, nous narrant ses aventures du samedi soir. Aucune pudeur : elle fait allusion à ses jeunes conquêtes masculines dans une discothèque branchée de Saintes. La concurrence est rude pour cette conseillère d'éducation au sein de notre établissement : en effet, elle doit compter avec la personne chargée de l'accueil qui collectionne, elle aussi, les amants. Si la rivalité perpétuelle entre ces deux femmes peut parfois sembler drôle, ce type de comportement n'a pas lieu d'être dans un établissement scolaire. Heureusement, celui de nos autres collègues féminines est plus sobre !

Quant au principal adjoint, la place de coq au milieu de cette basse-cour lui revient de droit. Et c'est à nous autres « pions » que revient la tâche de régler problèmes et litiges que ni lui, ni le principal, ni la conseillère d'éducation ne veulent prendre en charge. Extrêmement choqué, je constate rapidement que les professeurs absents, même pour une longue durée, ne sont pas remplacés dans les matières principales. Cela paraissant inconcevable et peu respectueux des enfants, je propose mes services au principal du collège. Je me retrouve ainsi, sans préparation pédagogique aucune, à assurer bénévolement un remplacement de trois mois dans une classe de 5<sup>e</sup>, le principal n'ayant rien fait pour pallier l'absence du professeur de français prévue pour un trimestre !

Premier cours, j'improvise et je propose un marché aux élèves : ce sera « donnant-donnant ». Fort de mes certitudes, je crois aux vertus de l'éducation ainsi qu'en ces adolescents. J'ajoute que je vais les épauler pour qu'ils pro-

gressent, mais qu'ils devront m'aider à atteindre notre objectif commun. Silence de mort. Les élèves s'observent, puis, tout à coup, les questions fusent. Je me souviendrai toujours de celle-ci :

« Monsieur, êtes-vous bien sûr que vous tiendrez le choc ? »

Bien que je lui réponde immédiatement, je suis sidéré par cette observation d'une certaine finesse et exprimant une grande maturité. Moi aussi, à leur âge et même plus tard, j'aimais observer mes professeurs, essayant d'apprécier s'ils étaient naturels ou bien jouaient un personnage, quelles étaient leurs failles, leurs méthodes.

Mais, je gardais mes réflexions pour moi. Et voilà qu'aujourd'hui, un gamin de douze ans m'attaquait de front et sans égard !

La classe qui m'est confiée est la seule composée quasi exclusivement d'enfants issus de l'immigration. Il y a là de jeunes Marocains, Tunisiens et Algériens venus de la seule ZUP du quartier. Ce ne sont pas des petits voyous, simplement des élèves pour la plupart en difficulté du fait de leur origine sociale et de leur maîtrise imparfaite du français. Finalement, les choses se passent plutôt bien entre nous et la confiance s'installe. Il faut croire que les enfants sont conscients du fait que je les estime et me le signifient en manifestant le même respect à mon égard.



Avant les vacances de la Toussaint, je demande l'organisation d'une réunion avec les principaux professeurs de cette classe pour faire un bilan. La salle où elle a eu lieu, la place que j'occupais, le temps qu'il faisait ce jour-là vers dix-sept heures et surtout la fameuse phrase prononcée par ma collègue, professeur de mathématiques : « Nadia ? Cette fille est complètement c. ! »...

Tout cela est resté gravé dans ma mémoire à jamais. J'ai beau faire valoir à ma collègue que de tels propos sont inconcevables de la part d'une enseignante, peu lui importe. J'ai reçu ce jour-là une claque monumentale et, sonné, j'ai quitté la pièce.

Le travail quotidien a repris son cours, mais j'avais du mal à digérer cet épisode. Les non-dits, l'hypocrisie, les revendications permanentes des délégués syndicaux, leurs appels à la grève et leurs pétitions m'agaçaient. Où étaient le bien-être et l'éducation des enfants dans tout cela ? Je ne me sentais pas à l'aise avec mes « collègues » et d'ailleurs, « pion » j'étais et « pion » je demeurais au point de faire salle à manger à part.

Les vacances de Noël approchant, le dernier conseil de classe de l'année pour cette classe de 5<sup>e</sup> arriva. Les enfants y sont passés en revue. Je tente de défendre ceux que je trouve injustement « enfoncés » par mes collègues et j'essuie nombre de propos affligeants à leur encontre. Je fais remarquer que notre rôle d'éducateur consiste à sortir de

l'ornière les élèves en difficulté ; ce à quoi ils me rétorquent qu'ils sont professeurs et non éducateurs.

Qu'ont-ils alors à voir avec l'Éducation nationale ? Ne devrait-on pas parler plutôt d'Enseignement national ou mieux encore de Déversoir de connaissances national ?

Cela finit, comme j'aurais dû m'y attendre, par une convocation dans le bureau du principal qui m'explique que je n'ai rien compris, qu'en fait cette classe de 5<sup>e</sup> est une « classe poubelle » et que, malheureusement, ces classes sont indispensables.

Je comprends enfin que je n'ai rien à voir avec ce monde, duquel ma vision d'enseignant éducateur ne pourra jamais s'accommoder. Le principal, plus qu'agacé par mon comportement, souhaite me voir partir ; si bien que je démissionne le 19 décembre. Probablement soulagé de ne plus m'avoir à ses côtés, le principal fit preuve de générosité et s'arrangea pour que je puisse bénéficier d'indemnités de chômage.

Ainsi s'acheva mon expérience au sein de l'Éducation nationale. Courte, elle fut cependant déterminante pour le reste de mon existence.

### Chapitre III

#### Le temps de la réflexion

**C**onvaincu qu'un jour ou l'autre je travaillerai pour et avec les enfants, je décide de profiter de mon chômage pour élaborer une pédagogie efficace adaptée à mes convictions.

Je me rends à Paris où, sans pour autant m'inscrire en faculté, je suis assidûment les cours de la Sorbonne. Histoire, philosophie, architecture... tout m'intéresse. Je mets à profit les vacances scolaires pour suivre des stages et formations en rapport avec les sciences de la pédagogie et je repère les programmes susceptibles de m'être utiles.

Ainsi, je suis les fameux cours Tomatis, du nom d'un scientifique qui a mis en évidence l'intérêt d'un organe absolument indispensable : l'oreille droite. Des gens célèbres, tel Gérard Depardieu, mettent en application ses théories leur permettant d'apprendre avec plus de facilité et de célérité les textes de leurs films ou pièces de théâtre.

Tout est passionnant dans les concepts élaborés par Tomatis et je suis avec le même enthousiasme ses stages, conférences puis sa cure. Je découvre de la sorte qu'un in-

terlocuteur est beaucoup plus attentif si on lui parle dans l'oreille droite. Autre donnée qui me sera utile avec les enfants : le cerveau, qui fonctionne à plein rendement de neuf heures à onze heures, puis de dix-sept à dix-neuf heures, fait de courtes pauses toutes les vingt minutes environ : il se « décentre » puis se recentre. D'où l'intérêt de changer fréquemment d'activité.

Au stage Antoine de la Garanderie, j'ai appris que l'on est soit visuel, soit auditif. Ces notions assimilées, je pourrais les utiliser efficacement pour déterminer comment un enfant apprend ses leçons et si les couleurs, la façon de présenter un texte sur son cahier sont importantes pour lui ou pas. J'ai également étudié la méthode de lecture « Jean qui rit ». Basée sur les symboles et les signes, elle présente un intérêt essentiel pour les jeunes enfants commençant l'apprentissage de la lecture.

Je me penche également sur les méthodes Feuerstein, Montessori et Freinet. Cette dernière favorise grandement l'autonomie et l'ouverture sur l'extérieur. Le fondement de chacune de ces pédagogies me permettra de comprendre que l'enseignement traditionnel ne pouvait pas répondre à tous les enfants et qu'il fallait trouver des réponses adaptées à chaque type de gamins.

Pendant ce temps, je suis toujours des cours à la Sorbonne. Et, un jour, chez Tomatis, on me parle d'une petite école de ma région d'origine dont les professeurs ont suivi cette même formation. Cela ne me coûte rien d'aller voir et de juger sur place.

Sitôt dit, sitôt fait, me voilà de retour en Poitou-Charentes, dans un petit village du sud des Deux-Sèvres.

Après quelque temps d'observation, je suis partagé entre deux sentiments : l'initiative me paraît intéressante, mais la présence de la religion dans cette école privée me semble inappropriée, moi qui suis un ardent défenseur de la laïcité. Cette sensation se confirmera au fil du temps puisque je vais vivre l'expérience de l'intérieur, la directrice m'ayant recruté comme enseignant. Je me trouve bien dans ces lieux au contact des jeunes élèves qui disposent d'une certaine autonomie. Cependant, mon impression première se confirme et je ne suis pas loin de penser que je me suis laissé embourber dans une secte, d'autant plus que les enfants sont nourris de manière insuffisante. Je suis en alerte. Quatre mois plus tard, nous ne sommes plus payés et peu à peu l'école sombre.

Un enfant me demande alors ce que je ferai l'année suivante et je lui réponds que je ne serai plus là. Du coup, un vent de fronde se lève, les enfants décident de ne plus venir en classe si je ne viens plus enseigner. La directrice, qui a entendu le message, s'insurge ; elle sait que mon départ entraînera d'autres.

En attendant, j'ai vu comment fonctionnait une école hors contrat.

C'est une mère d'élève qui m'aide à franchir le pas en me disant : « Créez quelque chose ailleurs, on vous suit. »

Dix-huit élèves m'ont suivi ainsi que la cuisinière, le professeur de mathématiques et un stagiaire.



## Chapitre IV

—

### Que l'aventure commence

**L**e plus dur restait à faire... Malgré le bel enthousiasme qui m'animait, les doutes m'assaillaient, les questions pleuvaient dont une cruciale : comment apprécier la viabilité d'une telle entreprise ?

Je savais au moins une chose : un éducateur est fait pour s'adresser plus particulièrement à une tranche d'âge et j'étais sûr de vouloir travailler avec des adolescents, comme j'en avais déjà fait l'expérience. Les élèves de 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sont, à mes yeux, des êtres en devenir avec lesquels on peut aborder les thèmes du quotidien. Ce sont de futurs citoyens que l'on peut aider à sortir des limbes de l'enfance, à qui on peut apprendre à penser et à s'ouvrir au monde pour qu'ils y trouvent leur place. Je trouve cette évolution passionnante, le fait d'y participer encore plus et je désirais donc créer un établissement scolaire correspondant au niveau du collège.

Concernant le financement et les différentes études préalables à réaliser, j'ai confié la tâche à un comptable afin d'évaluer en toute sécurité la faisabilité de l'affaire. Avec

dix-huit élèves garantis à l'ouverture, je devais rémunérer au minimum trois ou plutôt quatre personnes dont certaines à temps partiel. Selon les éléments de notre financier, cela semblait jouable. Il ne nous manquait plus qu'un lieu, nous convenant, pour nous accueillir.

Nous recherchâmes un endroit à la fois dans les environs de l'école quittée par nos premiers élèves et proche d'une gare desservie par le TGV pour que ceux venant de région parisienne puissent effectuer le trajet sans trop de difficultés. Ma belle famille résidant dans le sud du département des Deux-Sèvres, c'est vers cette région que nos premières investigations se sont orientées. Nous avons questionné maires et secrétaires de mairie. Celle de Saint-Léger-de-la-Martinière nous signala qu'une ancienne école, fonctionnelle dans les années cinquante, était disponible à La Bertramière, un lieu-dit assez éloigné de la commune.

Patrick Chatelin, alors maire de Saint-Léger-de-la-Martinière, a tout de suite cru en notre projet et accepté de nous louer le bâtiment moyennant un loyer mensuel de 5 000 F. Je l'avais rencontré aux alentours de Pâques 1996 et notre école devait être opérationnelle à la rentrée de septembre de la même année. J'avais ouvert un compte au Crédit Agricole sur lequel j'avais déposé 200 F.

Optimiste de nature, je pensais pouvoir faire face à un certain nombre de factures, mais je dus me rendre à l'évidence : avec un loyer mensuel de 5 000 F, nous n'allions pas tenir longtemps.



Je m'en suis ouvert à la maman de Julien, cette dame qui, dès le départ, avait déclaré qu'elle nous suivrait.

Animée d'un enthousiasme et d'une fidélité indéfectibles, elle me demanda la liste des parents d'élèves inscrits à Savio et convoqua une réunion à Paris. Nous lui devons tous beaucoup, car sa foi en notre aventure était tellement contagieuse qu'elle convainquit une dizaine de parents de créer une Société Civile Immobilière, SCI, pour acheter l'école. Les dix parents rassemblèrent 300 000 F. pour acheter l'immeuble dont le prix de vente était de 350 000 F. C'est le maire, que je ne remercierai jamais assez, qui proposa une solution pour le delta de 50 000 F :

« Puisque vous donniez cinq mille francs de loyer chaque mois à la commune, continuons sur ces bases. Vous mettrez dix mois et même davantage s'il le faut, mais vous finirez bien par nous les payer ces cinquante mille francs ! J'ai confiance en vous et en votre pédagogie. »

La SCI est ainsi devenue propriétaire de ce grand corps de bâtiment autrefois utilisé comme école de garçons et qui ne demandait qu'à revivre. L'école avait été fermée durant une bonne dizaine d'années et d'importants travaux s'avéraient nécessaires : poussière, saleté s'étaient accumulées, pas de volets aux fenêtres dont les chambranles menaçaient de nous rester dans les mains à la moindre manipulation.

Je mesure aujourd'hui et ma dose d'inconscience et ma chance d'avoir été soutenu par une véritable chaîne de solidarité. Les vacances d'été précédant l'ouverture ont été

consacrées au gros nettoyage, à la peinture, au bricolage. J'ai beaucoup appris durant ces quelques mois et j'ai encore chaud au cœur aujourd'hui en évoquant ces moments de travail intense, mais aussi de partage et de bonne humeur, de confiance totale avec un seul objectif : ouvrir l'école à la date prévue pour la rentrée.

L'année suivante, réalisant que je dépensais 3 000 F par mois en fuel pour le chauffage, les parents revinrent me prêter main-forte. Ils isolèrent toute l'école avec de la laine de verre qu'ils posèrent eux-mêmes durant les vacances.

Les artisans locaux nous vinrent également en aide. En 1997, à l'approche de l'hiver suivant l'ouverture du Collège Dominique Savio, il a fallu nous rendre à l'évidence : le manque de volets aux fenêtres allait faire cruellement défaut pour nous protéger du froid. J'ai contacté Monsieur Louis, menuisier à Saint-Martin-lès Melle, avec qui je suis tombé d'accord sur la fabrication d'une paire de volets par mois afin d'étaler le coût total de l'opération. Il nous a livré, dès le mois de novembre, la totalité des volets avec en plus un grand sourire chaleureux :

« Vous en avez besoin maintenant : ne vous inquiétez pas, vous me paierez comme prévu, à raison d'une paire par mois. » Comment oublier une telle bonté ?

En 1999, sans que nous ayons suggéré quoi que ce soit, l'entreprise Tryba de Parthenay agit de même avec les fenêtres. Quel meilleur exemple pourrait nous convaincre qu'il existe des personnes compréhensives et foncièrement bonnes sur cette terre ?

## Chapitre V

—

### Une pédagogie particulière pour enfants « particuliers »

Qui sont ces enfants arrivés un jour au fin fond du sud des Deux-Sèvres ? Pourquoi leurs parents ont-ils décidé de les envoyer au Collège Savio ? Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire un retour en arrière sur mes propres motivations.

L'approche de l'enseignement telle que je l'ai expérimentée dans un premier temps – c'est-à-dire par le biais traditionnel de l'Éducation nationale – m'a laissé un goût amer et le sentiment d'un véritable gâchis. Plusieurs évidences ont vite envahi mon esprit et nourri ma révolte.

Nous avons la chance de vivre dans un pays démocratique et libre, plutôt aisé dans son ensemble, possédant un riche passé culturel, un patrimoine extraordinaire, une longue tradition humaniste, de vastes connaissances littéraires et scientifiques, des « cerveaux » en perpétuelle recherche de nouvelles technologies.

Et malgré cela, sur ce même territoire, les échecs se multiplient. Certains enfants, pourtant intelligents, décrochent. Trop nombreux sont ceux qui ne savent pas correctement lire un texte ou le comprennent mal à leur entrée en 6<sup>e</sup> et bien après.

Alors que nos enseignants disposent de nombreux outils, tous n'ont pas, hélas, une véritable vocation pour ce métier et ceux qui l'ont sont trop souvent sclérosés par le poids d'un immobilisme routinier ou d'un corporatisme rétrograde. De ce fait, les écarts se creusent, la démotivation s'installe de part et d'autre. Les enfants se sentent mis à l'écart, les enseignants les ignorent plus ou moins et la situation ne fait qu'empirer.

Combien en connaissons-nous de ces enfants qui, peu à peu mis sur la touche, cassés par le système, perdant totalement confiance en eux-mêmes et dans les autres, en viennent à prendre en grippe l'école, y compris leurs petits camarades ? Combien de gamins joyeux, intelligents se sont peu à peu refermés sur eux-mêmes et se sont mis à détester les autres et la vie ?

Combien de ces élèves considérés comme « hors norme » ont dérivé vers le rejet de l'École nationale, le comportement des enseignants qui baissent les bras engendrant celui du jeune désabusé et vice-versa, dans un cercle vicieux sans fin ? Je trouve cela absolument anormal. La jeunesse doit pouvoir s'exprimer avec vie et gaieté dans un foisonnement d'idées joyeux, débridé, qui n'exclut pas, bien au contraire, le respect de l'autre, de ses spécificités et différences.

C'est pourquoi j'ai décidé de consacrer mon existence à faire bouger les choses à ma petite échelle.

Le film « Le cercle des poètes disparus » m'a beaucoup marqué. Je voue une admiration sans borne à ce professeur enthousiaste qui veut faire de ses élèves des êtres humains responsables, capables de réfléchir par eux-mêmes, d'analyser, de comprendre, de faire preuve d'esprit critique, mais aussi de se remettre en question.

Ses méthodes consistant à pousser chaque individu dans ses derniers retranchements me semblent intéressantes et efficaces, même si parfois cela peut s'avérer difficile, voire douloureux. Enfin, je suis très motivé par l'éducation des jeunes préadolescents à un moment où leur personnalité se construit ; on peut échanger des idées avec eux tout en enrichissant leur culture et en utilisant les bases déjà acquises.

Il est aisé de comprendre comment, à partir de tous ces paramètres, est née l'idée de créer un établissement de niveau collège, c'est-à-dire de la 6<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup>, constitué de classes à effectifs restreints, qui, tout en suivant rigoureusement les programmes imposés par l'Éducation nationale, s'adresserait à des élèves dits « en difficulté ».

Avec pour objectif essentiel l'ouverture au monde par le biais de l'éducation et la reconquête de leur confiance en eux-mêmes.

En ce sens, au Collège Savio, nos enseignants sont plu-

tôt des « éducateurs ». Animés des mêmes convictions que moi, ils estiment qu'écoute, respect et solidarité sont les atouts majeurs de la réussite, qui ne se mesure pas, dans un premier temps, en termes de notes, mais bien en termes de progression individuelle.

La plupart des parents qui nous contactent ont connu notre existence par le bouche-à-oreille. Ils ont entendu parler de nos résultats sur des cas désespérés d'enfants dont plus aucune structure ne voulait se charger, d'élèves qui avaient un tel dégoût de l'école que non seulement ils ne supportaient plus de rester assis sept heures durant, mais qu'ils avaient de surcroît perdu tout intérêt pour les loisirs.

La joie de vivre qui anime d'habitude les jeunes de leur âge les avait quittés. On peut comprendre que, devant certaines situations et malgré leur inquiétude, des parents baissent les bras. Le Collège Savio devient alors leur dernier recours : ils nous le disent d'ailleurs très clairement.

Lors de la première rencontre, qui dure environ deux heures et a lieu de préférence en semaine, je tiens à ce que tout soit clair. Nous visitons l'établissement en compagnie de leur enfant. En général, ce jour-là, j'ai affaire à un jeune totalement désabusé qui ne sourit pas et regarde sa mère en attendant qu'elle parle ou réagisse à mes propos.

J'attache peu d'importance à ce comportement. J'explique nos méthodes pédagogiques et je rappelle les valeurs qui sous-tendent notre action. Puis, parents et enfants me posent toutes les questions qu'ils souhaitent.

Enfin, je leur demande de réfléchir quelque temps avant de prendre une décision.

Souvent, les familles sont désireuses de procéder à l'inscription dès ce premier contact. Leur motivation s'explique sans doute par le fait que la plupart demeurent loin et qu'un nouveau déplacement ne les enchante pas. Quitte à ce que les formulaires me parviennent ultérieurement par la voie postale, j'insiste sur cette période de réflexion indispensable, car toute la famille doit être lucide quant à l'engagement qu'elle va prendre. Engagement dont le coût financier n'est pas anodin pour les parents.

À la fin de ce premier entretien, je recommande à l'enfant de bien prendre son temps et lui propose une méthode de réflexion qui consiste à noter sur une feuille de papier d'un côté la liste des avantages que lui semble présenter son inscription et de l'autre les inconvénients.

À lui, ensuite, puis à sa famille de décider de quel côté penche la balance. C'est à l'enfant de faire au final un choix : nul ne doit nous rejoindre sous la contrainte ou par pure indifférence à son propre sort.

Au fil des ans, nous avons constaté une certaine évolution : les parents se voilent plus longtemps la face, car ils retardent de plus en plus le moment de venir nous rencontrer, si bien qu'il est parfois tard pour aider leur enfant. Dans la mesure où notre objectif est de former des êtres libres et responsables, l'empreinte trop lourde du passé peut alors être un handicap.

Cela dit, aucun cas n'est désespéré.

Ce que les parents viennent chercher à Savio en priorité, c'est l'assurance que leur enfant va renouer avec les bonnes notes, alors que pour nous l'aspect scolaire du problème passe après l'épanouissement de leur progéniture. Ces parents, souvent désespérés, il faut le souligner, « oublient » assez fréquemment notre propos sur la liberté, la responsabilité, le fait que nous voulons faire de nos petits Saviotins des êtres libérés et capables de réfléchir.

Dans chaque classe, les effectifs sont restreints. Nous proposons une classe évolutive pour accueillir les enfants en très grande difficulté qui, sans pour autant relever d'un Institut Médico-Éducatif (IME), sont totalement en marge de l'école traditionnelle.

C'est dire si un accompagnement très personnalisé est le bienvenu en l'occurrence. Nous devons reprendre quasiment toutes les bases des cinq années de primaire. De même, nous élaborons un planning pour l'année scolaire en cours, en se fixant des objectifs de remise à niveau et de progression adaptés à chacun.

Notre objectif consistant à redonner aux enfants une certaine appétence de la vie est atteint rapidement et régulièrement, nous avons des réactions positives des parents. En général, les choses commencent à bouger dès le deuxième week-end suivant la rentrée : les parents nous appellent pour nous demander :

« Qu'avez-vous fait à notre fils ? Il est transformé ! »



La progression se poursuit et, à la Toussaint, les témoignages confirment une nette amélioration :

« Incroyable ! Lui qui était si sombre, taciturne... il chante à nouveau ! »

Il n'y a pourtant pas de miracle là-dessous. Nous avons simplement mis en place, dès l'arrivée de l'élève au collège Savio, notre pédagogie basée sur l'absence de jugement, le respect mutuel, la responsabilisation.

Ainsi, un grand parraine un petit. Une quinzaine de jours après la rentrée, j'essaie de déterminer avec les plus grands (à partir de la 4<sup>e</sup>) quels sont les jeunes avec qui ils ont des affinités et des centres d'intérêt communs. Ils choisissent un filleul et le prennent en charge.

Par exemple, chaque soir, le parrain vérifie que son filleul a bien appris ses leçons. Dans le cas de difficultés ou de leçons non apprises, il en informe l'équipe pédagogique. Nous pouvons alors rectifier le tir, approfondir une explication mal assimilée en classe.

À l'inverse, nous avons assisté à une autre forme de solidarité assez remarquable. Un 6<sup>e</sup> est parvenu, avec ses mots et à sa façon à lui, à faire comprendre le principe de la division à son parrain, élève de 3<sup>e</sup> qui n'arrivait pas à saisir nos démonstrations d'adultes, pourtant argumentées selon les conseils de nos ouvrages de référence.

Une belle réussite, saluée comme il se doit, qui nous a amenés à nous remettre en question avec humilité.